

# Filigranes

revue d'écritures

Collectif  
DE LA REVUE

Arlette ANAVE  
Jeannine ANZIANI  
Teresa ASSUDE  
Claude BARRÈRE  
Chantal BLANC  
Christian CASTRY  
Monique D'AMORE  
Nicole DIGIER  
Marie-Claude FOURNIER  
Christiane LAPEYRE  
Jean-Jacques MAREDÌ  
Michèle MONTE  
Agnès PETIT  
Marie-Christiane RAYGOT  
Françoise SALAMAND-PARKER  
Anne-Marie SUIRE  
Any SOUCHOT

Directeur  
DE PUBLICATION  
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER  
(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES  
1, Allée de la Sainte-Baume  
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE  
[www.ecriture-partagee.com](http://www.ecriture-partagee.com)

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

## N°91

### Écriture Domaine public

(Novembre 2015)

Prix au numéro : 10 euros  
Abonnement 4 numéros : 30 euros

Parution  
quadrimestrielle

FILIGRANES - 91 - ÉCRITURE DOMAINE PUBLIC

# Filigranes

Revue d'écritures

"Cela n'a pas de prix"  
Série 2015 - Vol 2

## 91



Anne Laure Fink

## Écriture

# Domaine public

*Filigranes* a l'ambition de se mettre en conformité avec la "nouvelle orthographe". Conformément à la décision de l'Académie française, "aucune des deux graphies [ni l'ancienne, ni la nouvelle] ne peuvent être considérées comme fautives.

# Écriture Domaine Public

|            |           |   |
|------------|-----------|---|
| FILIGRANES | Éditorial | 3 |
|------------|-----------|---|

## PLACE PUBLIQUE

|                     |                           |    |
|---------------------|---------------------------|----|
| Régine CARNAROLI    | Je vengerai ma race       | 5  |
| Christian CASTRY    | Reporter                  | 7  |
| Anne-Marie BERNAD   | L'insurrection poétique   | 8  |
| Michèle MONTE       | Le manoir                 | 10 |
| Pierre MORENS       | Valeur et risque social   | 11 |
| Anne-Marie SOUFFLET | De la folie du monde      | 12 |
| Jeannine ANZIANI    | Sous le cabanon           | 14 |
| Teresa ASSUDE       | Aqua(r)elle, publiquement | 16 |

## CURSIVES

|                                                                                                                                                                                |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| "Je marche pour savoir où je vais" (J.W.Goethe)                                                                                                                                | 18 |
| Un entretien avec Anne Laure Fink, plasticienne.                                                                                                                               |    |
| Un parcours en regard de quelques oeuvres, dans un monde où dialoguent création et artisanat, où se cotoient végétal et minéral, où les mots ont leur place, juste leur place. |    |
| "La main et le papier"                                                                                                                                                         | 29 |
| Retour sur un entretien - Arlette ANAVE                                                                                                                                        |    |

## **SURRECTION**

|                     |                                |    |
|---------------------|--------------------------------|----|
| Patrick BEAUCAMP    | Juste pour voir                | 32 |
| Agnes PETIT         | Filiation                      | 34 |
| Dominique HEBERT    | La pierre blanche du matin     | 35 |
| Xavier LAINÉ        | Les mots, comme l'eau du puits | 36 |
| Jean-Jacques MAREDI | Si cher à nos yeux             | 38 |
| Stéphanie CERDEIRA  | Suis-je privée                 | 40 |
| Paul FENOULT        | Prélude de fugue               | 42 |

## **DE L'UN À L'AUTRE**

|                      |                              |    |
|----------------------|------------------------------|----|
| Nicole DIGIER        | Descendre dans l'arène       | 44 |
| Chantal BLANC        | Du voyage des créations      | 46 |
| Marie-Noëlle HOPITAL | Point de carrière            | 47 |
| Anne-Marie SUIRE     | La poésie s'e-lustre         | 48 |
| Arlette ANAVE        | On ne le dira pas à Facebook | 50 |
| Rabaa MARMOUCH       | Une lettre                   | 52 |
| Natalie RASSON       | Lu sur un visage             | 53 |
| Annie CHRISTAU       | Humanité                     | 54 |

**Graphismes Anne-Laure FINK**

**Couverture & Cursives & page 43**

### **Prochains numéro**

#### **N° 92 "Coûte que coûte"**

(Vol 3 de "Cela n'a pas de prix")

"Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront."  
René Char.

Le défi en écriture et ailleurs.

Date limite d'envoi des textes :  
31 décembre 2015

**En 2016**

### **"La matière de l'écriture"**

#### **N° 93 "Table des matières"**

Sous les pavés, le texte ; matière à discussion, matière à écriture ; ce qui nourrit notre addiction ; cahiers des charges ; matériaux, immatériaux ; 20000 lieues sous la page ; alchimies, démiurgies ; l'œuvre au noir ; le monde en listes, en tables et tableaux ; indentations ; du sujet à l'objet, hasards et dépendances ; il sentait bon le sable chaud.  
Printemps 2016

#### **N° 94 "Vers la surface"**

#### **N° 95 "Échappées belles"**



## Écriture, domaine public

*«Le politique prend naissance dans l'espace-qui-est-entre-les-hommes, donc dans quelque chose de fondamentalement extérieur à l'homme.» Et l'écriture ?*

Hannah Arendt (citée par Barbara Cassin)

Écriture, domaine public ? À peine énoncée, l'expression intrigue et fait débat.

o o o

À ma gauche, ceux qui évoqueront le caractère singulier de l'acte d'écrire, tant il est vrai que c'est bien sur fond de solitude — faut-il parler de retrait du monde ? — que nous créons, quand bien même sommes-nous entourés. Que c'est en nous — mais à quel niveau de profondeur ? — que surgissent les mots, qu'ils s'installent, parfois se dérobent.

Ce qui vit de langue en nous, enfouie, maternelle, au plus intime de notre être et de notre histoire, cette offrande nourricière de sens et de son — notre langue des origines — c'est à travers elle que nous donnons forme première à l'expérience.

Plus tard, quand vient le temps de l'École, quand nous nous ouvrons au monde, ici avec curiosité, ailleurs parfois avec le sentiment que violence nous est faite, d'autres langues nous arrivent. Lettres et langues du savoir, langue de la tribu, tout un éventail de mots entendus, parlés, portés, chuchotés, chantés, volés... incorporés toujours, tramés d'émotion, de bonheur, d'amour et de peine. De révolte aussi.

Telle est le terreau de notre vie et de nos écritures.

o o o

À ma droite, ceux qui rétorqueront que — si personnelle soit cette langue première — l'écriture, quand elle nous vient, nous projette dans d'autres espaces : sociaux, politiques, culturels. Ils rappellent qu'à travers l'Histoire, lire, écrire, gloser jamais ne fut réellement territoire partagé mais si souvent confisqué. Que scribes, clercs, marchands, chacun leur tour surent jouer de notre prétendue incapacité et ainsi asseoir leur propre pouvoir ou celui d'autrui.

Et même si l'École des Lumières fit du "lirécrire pour tous" son projet, en la matière, les plafonds de verre sont toujours là, les rapports de pouvoir tout autant et les formes d'exclusion légion. Les insurrections légitimes.

Ainsi, devenir citoyens dans la langue est et restera, pour eux comme pour nous, et pour longtemps encore, d'abord un horizon !

o o o

Mais nous voilà, dans ce numéro, aspirant à plus ! Qu'à l'instar de l'air, de l'eau, du ciel et de la mer, de nos si beaux nuages, l'écriture soit rien moins que *bien public*.

Qu'autour d'elle, nous sachions réunir au lieu de diviser ; partager au lieu d'exclure. Qu'écrire puisse s'inventer à l'abri du jugement, loin de toute revendication solitaire, héritage ou disposition.

Que créer soit offrande et non outil pour la sujétion. Que ces ponts que de texte en texte nous projetons vers les territoires de l'autre, soient invitation au voyage. Qu'ils sachent — par le fait même que nous sommes différents — nous réunir dans une commune *culture humaine*, aussi indéchiffrable puisse-t-elle parfois nous sembler.

Nous voilà revendiquant notre place à nous, notre goutte d'eau dans la forêt qui brûle. Des ateliers d'écriture que nous animons à la revue, notre fabrique ; des projets personnels à l'œuvre collective ; du travail solitaire à l'édition entre pairs, voilà quelques manières à nous de dimensionner un désir de fraternité. Notre dessein ? Opposer à ce qui tue un seul et unique projet, celui de *faire société* !

Nous voilà, nous souvenant que pour nous, auteurs, lecteurs, chaque numéro est un franchissement. De Toi à moi. De l'intime à l'extime. De l'expérience à sa mise en mots. Du singulier au collectif. De l'héritage à la pensée et à l'invention. Du sujet au "tout-monde". Un pas vers l'inconnu, heureux, le plus souvent. Inconfortable, parfois, mais toujours exigeant.

Nous voilà réaffirmant qu'habiter ainsi cette exigence nous hominise. Que créer solidairement raboute ces fragments de nous, le visage perdu de ceux que nous aimons. Qu'écrivant à notre tour, nous honorons la mémoire de celles et ceux qui, de cette écriture, surent nous transmettre le désir, le pari, et plus encore, à chaque fois renouvelé : le goût ! Comme un art, à réinventer sans cesse, mille et une manières de *vivre ensemble*.

Filigranes (MN) 21/XI/2015

Cet éditorial a été réécrit après les événements du 13 novembre 2015  
en France et dans le monde.

## Je vengerai ma race

"J'avais écrit à ce moment-là dans mon journal  
*"en écrivant, je vengerai ma race"*, ça voulait dire le  
monde d'où je suis issue, les dominés selon Bourdieu".  
Annie Ernaux, interview *Médiapart* (2008).

Je me vengerai, je vengerai ma race, la race de ceux qui rasant  
les murs, ceux qui parlent peu, ceux qui parlent mal, ceux qui  
vont le profil bas, le père humilié et la mère muette, accablés  
par la pauvreté. Je les vengerai tous, tous ceux qui leur ressem-  
blent, immigré honteux, femme courbée sous le joug du mépris,  
enfant vomé par une École sans pitié, toutes ces nuques pliées,  
tous ces dos voûtés, tous ces corps cassés, toutes ces vies sans  
mots, tous, je les vengerai tous.

J'en mettrai partout et ça explosera, des petits, des gros, des  
légers et des lourds, partout, j'en mettrai partout et ça vous  
pètera à la gueule, je choisirai bien le lieu, les lieux, parce que  
j'en mettrai partout, je les choisirai rien que pour vous, je les  
préparerai rien que pour vous et je jouirai à l'avance de l'explosion,  
de vos mines devant la pétarade, j'en mettrai partout, partout  
où ça vit, partout où ça respire, partout où ça pleure et où ça rit,  
partout, j'en mettrai partout.

Six ans, j'ai six ans, je suis petite, je suis grande, je suis grande  
puisque je vais à l'école, à l'école avec les autres, les autres  
enfants, ceux qui ont de beaux cartables et des blouses neuves,  
des gommages qui sentent bon la violette, des troussees en plastique  
brillant, des stylos gadget.

Six ans, j'ai six ans et je vais à l'école en pantoufles.  
J'ai six ans.  
Je vais à l'école.  
En pantoufles.  
De jolies pantoufles à carreaux bleus avec un lacet.

- Dis, Maman, je vais pas aller à l'école avec des pantoufles ?
- C'est pas des pantoufles, c'est des chaussures.

C'est pas des pantoufles, c'est des chaussures, c'est pas des pantoufles, c'est des chaussures... des chaussures... c'est des chaussures, si maman le dit c'est que c'est vrai.

- Ha ha ha, elle vient à l'école en pantoufles, pourquoi tu viens à l'école en pantoufles ? Ha ha ha...

C'est pas des pantoufles c'est des chaussures, c'est pas des pantoufles, c'est des chaussures, des pantoufles... des chaussures... pantoufles... chaussures...

- C'est pas des pantoufles, c'est des chaussures.  
Ha ha ha...

Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha

Je me vengerai, je me vengerai des pantoufles, je vengerai ma race. Partout, j'en mettrai partout, partout là où vous êtes, là où vous respirez, là où vous vivez, là où vous rêvez, là où vous aimez, partout, j'en mettrai partout, vous aurez peur, vous reculerez, vous savez si bien reculer, vous savez si bien détalier quand vous avez la frousse, vous aurez peur de regarder, vous aurez peur, vous aimez tant ne pas voir, vous aimez tant vous voiler la face, vous essayerez de regarder ailleurs pour vous rassurer, pour vous consoler, pour vous protéger de ce que vous pressentez, mais vous ne m'échapperez pas parce que j'en mettrai partout, ça saignera un peu, un peu ou beaucoup, ça dépendra là où je les mettrai et lesquels je choisirai, c'est moi qui déciderai de tout, je ne veux pas savoir ce que vous ressentirez, je frapperai où je veux et alors je me vengerai, je vengerai ma race, j'en mettrai partout des mots, j'en mettrai partout.

*R.C. 17/07/15*

## Reporter

Le stationnement sera gratuit  
Le lundi à Paris  
Les toiles de Bonnard, étranges et érotiques  
Sont exposées au Musée d'Orsay  
Anecdотiques ou culturelles  
Chaque jour, j'adresse mes nouvelles

Un traité de paix conclu à Bogotá  
Un terme aux sanglantes guérillas  
Un accord ratifié à Genève  
Lève les sanctions nucléaires de l'Iran  
Pacifiques ou stratégiques  
De toutes les capitales j'adresse mes nouvelles

Patronat et syndicats  
S'opposent sur un pacte de stabilité  
Venus de Lybie ou de Syrie  
Huit-cents migrants meurent en Méditerranée  
Sociétaux ou dramatiques  
Sans hésiter j'adresse mes nouvelles

Le gouvernement grec a cédé au diktat de Bruxelles  
Le recyclage des déchets ralentit  
Le réchauffement climatique  
Politique ou écologique  
Sans tarder j'adresse mes nouvelles

Un raid aérien de l'armée israélienne  
Bombarde soixante cibles différentes à Gaza  
Fuyant la guerre et la misère d'Afghanistan ou de Serbie  
Deux milles migrants se sont noyés  
Au large du détroit de Messine  
Bellicistes ou tragiques  
Consterné j'adresse mes nouvelles

Comment ne plus voir la misère du monde  
Ne plus entendre les voix de la désespérance  
Et pourtant chaque jour j'écris et je signe  
Toutes mes nouvelles

C.C.

1<sup>ère</sup> partie  
Place  
publique

## L'insurrection poétique

(extraits)

*"Ils étaient des milliers  
Ils étaient vingt et cent..."*

(...)  
Comment la mer  
où se noie la misère  
peut-elle s'étaler  
se rouler dans ses vagues  
avec des corps  
semés au large  
sans amarre  
je comprends désormais  
la force de son cri  
la multitude  
des coquilles vides  
ces tombes innocentes

Lampedusa  
flux et reflux  
d'espoir  
la mort des enchaînés  
affamés d'avenir  
Comment se taire  
devant l'injuste  
qui sacrifie la peur  
et supprime les mots  
alors  
plus jamais ça  
porter  
au sommet de la vague  
le cri qui meurt  
si près des plages  
et s'endormir broyé

L'histoire se répète  
et l'on regarde anéanti l'exode  
de ces visages inconnus  
qui glissent dans les vagues  
ces corps que l'on oublie  
ces vies glacées d'effroi  
aux regards vides  
qui venaient se confier  
à nos pays nantis  
ces morts d'espoir

Noirs de peur  
ils sont partis exsangues  
ils ont payé l'espoir  
pour mourir effacés  
de ces terres qui brûlent  
vers des rives riantes  
ils ont sombré  
dans le noir des abysses  
en serrant dans leurs bras  
leurs enfants nouveau-nés  
vivre ou comprendre  
que l'eau se penche  
que la peur se soulève  
dans la mer dévorante  
d'une idée meurtrière  
qu'aspire l'horizon

M'insurger ?  
Mes entrailles le savent  
mes nuits blanches aussi  
j'écorche dans ma tête  
les mots qui s'égarent  
je les brûle dans l'ombre  
de l'indéchiffrable

Une voix sobre, tranchée, murmure  
Retourne à l'origine  
plus bas, il fait une chaleur de bois  
au coin de ceux qui nous délivrent

Qui sait dire l'immense  
le chemin  
où descendre  
l'incertitude meurt  
avec des mots de paille  
Éclore  
en cet endroit inachevé  
c'est résister  
se tordre nu  
dans la frondaison du peut-être  
c'est affronter le seuil  
et entrer  
dérisoire

(...)

A-M.B.

## Le manoir

Je vais vous raconter une vieille histoire, dit le vieux monsieur aux enfants qui l'interrogeaient sur l'ancien temps.

"Le mur ne semblait jamais finir. De l'autre côté, on ne voyait que la cime de grands marronniers et de tilleuls à la vaste couronne. On imaginait de belles dames en robes de soie marchant à petits pas sur des allées tirées au cordeau, des messieurs en tenue de chasse ou de ville discutant dans la fumée des cigares, de petites filles en robes à volants et de jeunes garçons à culottes courtes jouant au croquet sans salir leurs beaux habits bleu marine. Personne au village n'était jamais entré dans la propriété. Quelques domestiques en sortaient parfois mais leurs paroles étaient rares et hautaines. On leur attribuait la morgue de leurs maîtres. La chapelle privée évitait toute promiscuité.

Quand la faim et la misère crurent jusqu'à l'insupportable, quand le désespoir arma les bras de fourches et de pioches, on étripa les régisseurs, on attaqua les greniers et le moulin, on s'en prit à la mairie, mais on ne toucha pas au domaine. L'armée vint arrêter les meneurs, le mur se couvrit de tessons de bouteille, la faim recommença.

On multiplia les réunions clandestines, on envoya des émissaires dans d'autres provinces, on fit circuler des mots d'ordre, on convainquit de jeunes officiers. Quand on décida d'occuper les terres, l'armée refusa de tirer. On réunit des assemblées, on créa des commissions pour la santé et l'alimentation, on développa l'apprentissage mutuel, on répartit le blé qu'on avait moissonné et l'huile des olives qu'on avait récoltées. On oublia la faim, on oublia même le mur et la crainte superstitieuse qu'il inspirait. Un jour, des gamins curieux franchirent le haut portail de fer en se faisant la courte échelle, s'avancèrent dans l'allée et s'introduisirent dans la demeure aux fenêtres closes. Elle était vide et pleine de poussière."

Un enfant arrivé depuis peu prit la parole et dit : "Cette histoire n'est pas si vieille. Dans le pays d'où je viens, elle est encore à venir."

M.M

## Valeur et risque social

Une image, si l'artiste qui la crée  
veut qu'elle apporte sa lumière aux hommes,  
il doit la leur livrer. Pieds et poings liés.

Assez ordinairement s'accomplit alors une mutation.

Car, dès qu'elle commerce avec l'homme,  
de créée l'image devient peut-être créante :  
en effet, cette lumière étrangère que je fais entrer  
dans ma geôle,  
peut en altérer l'ombre propre.

Prenant le marché financier  
pour modèle des échanges de la sensibilité,  
je risquerais cette loi :  
le cours de l'image monte à mesure  
que l'altération qu'elle cause sous les crânes  
s'approfondit et s'amplifie.

Et si cette altération au lieu d'être un produit  
de l'art l'est d'une propagande,  
si cette altération est une corruption,  
cette loi reste valide.

Mais alors, demandera-t-on,  
dans l'échange entre les hommes,  
de quoi est faite la valeur si ce n'est de morale ?  
La matière même de nos rêves,  
répondit Shakespeare, ce fin financier,  
dans *La Tempête*.

P.M.

## De la folie du monde

*pour les dessinateurs assassinés*

### Spectacle

Posée sur la ligne d'un bout à l'autre de l'horizon,  
une traînée de mousse blanche scintille ;  
fata morgana ? brume ? écume ?  
Deux plongeurs téméraires se jettent de la falaise,  
saut de l'ange, salto,  
maîtrise absolue, légèreté des corps ;  
ils ressortent de l'eau en riant et recommencent :  
saut de l'ange, double salto.  
Des mouettes indifférentes ne s'étonnent guère :  
quoi de plus simple que de voler, n'est-ce pas ?

### Evènements

Échos des rumeurs du monde en folie dans les coulisses.  
Pourquoi la violence a-t-elle tué ?  
Pourquoi les fleurs oublient-elles de fleurir, parfois ?  
Les anges ont-ils oublié de faire leurs devoirs ?  
L'espoir a-t-il fugué incognito ?

### Questions

Où est le sens ?  
Si tant est qu'il y en ait un.  
Sans doute, c'est sûr et certain,  
mais quel humain imprudent  
osera le clamer, proclamer, décliner ?  
On le prendra pour un fou dangereux,  
on le pendra.  
Ensuite on effacera.

---

**Mais tout de même**

Un jour de solstice ou d'équinoxe,  
il y aura à nouveau des voix, des crayons,  
du papier à musique,  
des baguettes de chefs d'orchestre  
pour oser tempêter, dessiner, jouer des partitions  
et clamer  
que l'ordre n'est pas en ordre,  
que la passion est passive  
et qu'il faut user jusqu'à la trame  
les mots magiques de l'ordinaire  
passionnément...

À nos risques et périls.

A-M. S

*(Gémenos, après le 11  
janvier 2015)*

## Sous le cabanon, pas de plage

Comme unique bagage, un stylo bille.  
Au bout de l'encre, l'aventure.  
Les mots... à ma rencontre ?  
Mon corps vibre légèrement : "attention au départ".  
Risque, risque...

À première vue, la chose peut paraître dérisoire à l'échelle des événements qui secouent notre planète. Mais le premier signe tracé sur la feuille quadrillée est comme le premier pas sur un sentier inconnu. Partir... bille en main, à la découverte. Peut-être, se découvrir...

Sans céder au découragement, avancer pas à pas,  
dans la jungle des mots.  
Adjectifs hostiles, verbes récalcitrants...  
Jusqu'à l'obstacle infranchissable.  
Les pensées refusent de faire leur boulot, empruntent  
des chemins de traverse, batifolent à mes dépens !  
Et mon stylo reste en plan.

*"Ah ! Tirez-moi d'inquiétude ? En un mot, qui êtes-vous ?"*<sup>1</sup>

Marivaux, c'est un jeu. Mais il me faut un mot, un seul fera l'affaire, pour commencer.

### Cabanon

Attention, déboulent les images à fabriquer les phrases.  
C'était "notre" cabanon, tel un minuscule éclat d'été grec accroché à son rocher.

### Ataraxie

Le trouble, justement, je suis en plein dedans. Le pittoresque cabanon va être détruit, implacable *loi Littoral*.

La tribu rappelle ses souvenirs et disperse le mobilier. Tu prends ceci, je récupère cela. Le tour de la cheminée en bois sculpté ? On le donne à Dominique.

La maisonnette se vide comme si elle perdait son sang.  
En vérité elle perd son sens.  
En vérité c'est toute l'ambiance de l'Anse qui s'en va,  
un patrimoine qu'on explose.

Oui, les maisons meurent aussi.  
Place au plus grand dénominateur commun.

### Épitaphe

*Ici a vécu une famille heureuse.*

Déjà, d'autres personnes viennent tracer des tags lépreux  
sur les murs blancs et les *Affaires Maritimes*, après sonda-  
ges au burin, ont tapissé de gravats le carrelage azur  
de la terrasse.

Bientôt la roche dénudée.

J.A.

<sup>1</sup> *Le jeu de l'amour et du hasard* (Marivaux)

## Aqua(r)elle, publiquement

Eaux claires, sombres  
Eaux calmes, tumultueuses  
Eaux stagnantes, fluides, rapides  
Eaux bénies, eaux maudites  
Eaux salées, eaux douces.

Eaux vertes, bleues, noires  
Eaux terreuses  
Terre sans eau, terre sans vie  
Corps momifié, corps sans eau  
Corps-eau, corps lumineux.

Eau cachée, sources et résurgences  
Cascades et étangs  
Nuages, neiges et glaciers  
Elle s'élance et s'enfuit au cœur des pierres  
La pluie respire  
Ténacité des semences et éclats des fruits.

Tout y est, vie et mort ensemble  
Larmes, gouttes, sueurs  
Le corps porte trace  
Sensations évaporées et rosées sensuelles.

Métamorphose de l'eau  
Transparence qui se détache  
Prendre la substance qui infuse  
Diluer les épaisseurs de l'être.

Aquarelles  
Gouttes de sang parfumées  
Roses éclatantes  
Soif de mer et de sable  
L'odeur échappe entre les doigts  
En finesse.

Petites feuilles de jasmin  
Éparpillées sur la page  
La tache ocre éclate en douceur  
Un trait fin, juste.

À chacun, griffonner le bleu et le noir  
Calligraphier l'aube encore là  
Ciel miroir, public  
Se tenir debout jusqu'à l'épuisement  
Sources d'eau fraîche, chemins de désert.

*T.A.*

## CURSIVES

cursif, ive :  
adj. 1792 ;  
coursif ; 1532 ;  
latin médiéval  
cursivus,  
de currere,  
courir.

I. Qui est tracé  
à la main  
courante.  
"On appelle  
cursive toute  
écriture  
représentant  
une forme  
rapide d'une écriture  
plus lente".  
(M.Cohen),

Lettres  
cursives.  
Subst. La cursive.  
V. Anglaise.  
Ecrire  
en cursive.

II. Fig. V.  
Bref, rapide.  
Style cursif.  
(Le Petit  
Robert).

### cursives

cursif, ive : adj. 1792, coursif, 1532, latin médiéval cursivus, de currere, courir. 1. Qui est tracé à main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M.Cohen). Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. Le Petit Robert.



# "Je marche pour savoir où je vais" (J.W.Goethe)

## Entretien avec Anne Laure Fink, plasticienne

Anne Laure Fink, plasticienne qui travaille à Aix-en-Provence, est née en Allemagne. Elle a été professeur de langue, musicienne mais surtout nous confie d'emblée "qu'à côté, elle sculptait, dessinait".

"J'ai reçu une formation en arts plastiques mais, trop théorique, celle-ci ne me suffisait pas" dit-elle. "Je suis alors devenue, tout en travaillant, l'assistante de René Rovellotti, sculpteur-fondeur à Saint-Chamas. Avec lui, j'ai appris à couler les bronzes à la cire perdue.

Puis, en Avignon, j'ai rencontré Gilbert Bottalico (prix de Rome) avec qui j'ai fait de la sculpture, beaucoup de dessin, de la gravure. J'ai aussi travaillé avec Philippe Laffont, buriniste dans le sud-ouest. Pendant tout ce temps, à côté, j'étais prof de lycée !"

Au cours de cet entretien, conçu comme un parcours en regard de quelques œuvres, Anne Laure Fink nous fait entrer dans un monde où dialoguent création et artisanat, où se côtoient végétal et minéral, où les mots sont à leur place, juste leur place.

## Entre art et artisanat...

**Filigranes :** Votre travail nous renvoie semble-t-il, à une vision (serait-elle germanique ?) de la création dans laquelle on a "les pieds sur terre"...

**A.L.F. :** Oui, en France l'artisanat est méprisé. En Allemagne, ce n'est pas le cas : les apprentis sont souvent bacheliers et il n'est pas rare qu'un chef d'entreprise ait commencé son parcours comme apprenti. Il y a là une différence de civilisation ! Les élèves allemands sont fiers de dire que leur père est artisan, alors qu'en France, on devient souvent artisan à défaut de pouvoir pousser la scolarité plus loin !



Pour moi qui suis plasticienne, c'est difficile de tirer un trait net entre art et artisanat. Pour vous donner un exemple : j'ai jamais tellement les plantes de mon jardin que je me suis dit : "je vais m'en servir dans ma pratique artistique !"



Alors j'ai fabriqué mon papier : papier d'iris, d'oignon, d'artichaut, de fenouil. Je fais cuire les végétaux dans l'eau additionnée de 10 % de soude caustique. Après la cuisson (plus ou moins longue suivant la délicatesse du végétal) il ne reste que la lignine, la cellulose chimiquement inerte. La soude détruit tout ce qui est organique.

Mais alors certains de mes amis artistes me disaient : "Tu vas vers l'artisanat ! Ce n'est pas de l'art ! Ce n'est pas assez créatif !" Pourtant, pour moi, la limite entre les deux est fluctuante. À chacun de juger....

## De la matière

**Filigranes :** Dans ce domaine de notre rapport à la matière, serions-nous, en France, restés timorés ? Est-ce un rapport à la nature différent ? Vous avez grandi à Berlin, dans une grande ville et à une époque où le thème de "la ville" était très prégnant...

**A.L.F. :** Oui, si en littérature on pense à Döblin et Brecht, j'ai grandi avec les images sans concession de la ville et de la pauvreté transmises par Ernst Ludwig Kirchner, Käthe Kollwitz et bien d'autres. Mais la vision qui me reste de mon enfance, c'est ce champ de ruines que représentait le Berlin de l'après-guerre.

De ce terrain de jeu je garde un souvenir ébloui : quel plaisir de monter des escaliers à moitié effondrés, de grimper sur des pans de murs branlants, de faire de l'équilibre sur des poutres dépassant des maisons éventrées ! Quel espace de liberté dans un monde apocalyptique ! En revanche la vision des adultes à cette époque était bien sûr tout autre...

Mais une fois les plaies cicatrisées, le miracle économique a rendu possible un nouvel essor de la ville. Berlin est redevenu une métropole verte, où les lacs, les forêts et les parcs occupent un quart de la surface ! Comment comprendre autrement que plusieurs millions de personnes aient pu vivre dans cette ville durant un quart de siècle enfermées et entourées d'un mur ! La préservation de la nature dans cet espace clos devenait par conséquent une question primordiale et même vitale.

## Avec et contre l'éducation

**Filigranes :** Votre sensibilité artistique a-t-elle été parallèlement nourrie, encouragée ?

**A.L.F. :** Nourrie par l'environnement oui, encouragée uniquement dans le domaine musical, car même en temps de pénurie la formation musicale était possible. En revanche il a fallu des années pour retrouver un "terreau artistique" sur lequel me construire. Je me sens issue d'une "génération spontanée" !

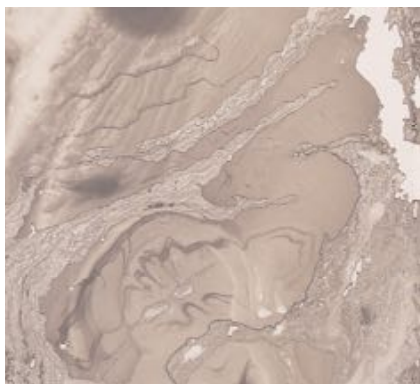
**Filigranes :** Quels liens faites-vous, dans votre travail de création actuel, avec cette expérience de l'enfance ?

**A.L.F. :** Le goût du minéral vient sûrement de là. J'ai commencé par sculpter la pierre, ce n'est pas par hasard. La pierre me fascine toujours mais la sculpture demande du temps. Très vite, je me suis aperçue que je pensais plus vite que je ne pouvais sculpter et j'en étais frustrée. Il a fallu que je change de support et de mode d'expression pour m'exprimer plus spontanément et plus rapidement.

**Filigranes :** Dans le monde végétal, la dimension temporelle, la notion de croissance, les métamorphoses sont très apparentes. (On pense à l'Arte Povera italien ou à Beuys qui à Kassel plantait des arbres au bord de la Fulda en se disant : "Qu'importe, mon œuvre arrivera à maturité dans trente ans !")

**A.L.F. :** Je le comprends très bien mais j'ai envie de m'exprimer plus vite. J'aime bien l'idée de Penone

## Encres flottantes (Art de faire 1)



A-L.F. : Du goudron dans l'eau ? Oui, dilué au white-spirit. Je verse le goudron dilué délicatement dans un grand bac rempli d'eau en évitant qu'il coule au fond. Puis je crée mon tableau à la surface de l'eau.

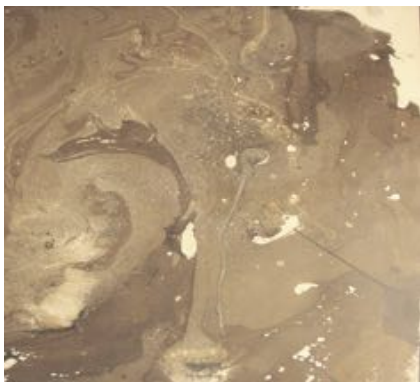
Lorsque l'image que je crée à la surface de l'eau me convient, je pose le papier sur l'eau pour transférer l'image. Après séchage, je la retravaille à l'encre de Chine pour me l'approprier à ma façon, donner de la profondeur, mettre les valeurs (c'est-à-dire l'intensité des teintes) là où il faut.

Certes, la matière goudron est agressive ! Mais c'est un argument qui ne peut pas m'arrêter lorsque je veux explorer une nouvelle technique. La curiosité est trop forte pour que j'y renonce.

Et si cette nouvelle technique ouvrait de nouveaux horizons à ma pratique artistique ?

Après tout, la soude caustique en ébullition est sûrement plus dangereuse que le goudron ! Et je n'ai pas hésité une seconde à m'en servir pour fabriquer mes papiers végétaux. Niki de Saint Phalle s'est brûlé les poumons en travaillant avec la résine polyester. Est-ce qu'elle aurait renoncé à faire ses "Nanas" si elle avait su ce qu'elle risquait ?

Comment nommer cette technique ? Ce n'est pas de la peinture. Cette technique s'apparente à une pratique ancienne, connue au Japon sous le nom de "Suminagashi" ou *encre flottante*, que je pratique aussi, mais dans les papiers que vous avez devant vous le goudron a remplacé l'encre de Chine.



-> qui a fixé sa main en bronze sur un arbre et attendu vingt ans que l'arbre pousse par-dessus et la recouvre partiellement.

En réalité, je retrouve malgré tout une dimension temporelle dans ma pratique car je travaille en deux phases successives et contradictoires.

**L'une, très rapide qui demande un lâcher prise** pour appliquer sur le papier mon mélange colle de peau-pigments. La rapidité est indispensable car la colle de peau se fige dès qu'elle refroidit. Je travaille par terre un certain nombre de papiers en même temps. J'applique ma couleur avec des spatules des deux mains à la fois. Ce sont des moments d'une intensité exquise : une préparation mentale devant la feuille, l'excitation de l'attente de ce que je vais être capable de sortir de moi. J'aime ce moment où tout est possible, où je peux même compter sur la complicité du hasard.

**L'autre, la deuxième phase, consiste à faire naître une image** et à transcrire une idée qui s'est imposée à moi en observant ces formes jetées sur le papier. Je dessine à l'encre de Chine avec un *Rotring* dont la pointe mesure 0,3 mm. Cette deuxième phase est longue et laborieuse et suivant la dimension du papier, elle peut durer une à plusieurs semaines. Parfois, je dirais même souvent, mon idée évolue en cours de travail et mon dessin se transforme au gré d'une nécessité qui s'impose à moi et à laquelle je ne me soustrais pas. C'est un risque à courir ou une chance à saisir.

Je me sens proche de l'idée qu'affirmait Goethe lorsqu'il écrivait : "Je marche pour savoir où je vais".

## Garder ou montrer ou...

**Filigranes** : N'est-ce pas angoissant d'avoir toutes ces œuvres sous les yeux ? Garder ? Jeter ? Quel est votre rapport à la trace et à la mémoire...

**A-L.F.** : Garder ou jeter ? Angoissant ? Non. Embarrassant et encombrant plutôt ! Il faudrait tout mettre à distance, le stocker ailleurs. Tous les dessins que je garde dans ma maison ont un poids physique et moral dont j'aimerais bien me défaire. J'ai un ami dessinateur qui prévoit une exposition uniquement lorsqu'il est à peu près sûr de tout vendre. C'est le rêve ! Je ne renie pas pour autant ce que j'ai fait mais tout cela m'encombre car pour moi un dessin achevé c'est déjà du passé. Je pense aussi à une amie qui au bout d'une année de travail montre ce qu'elle a fait puis loue un container, y stocke tout et repart à zéro.

**Filigranes** : Mais alors pourquoi exposer ?

**A-L.F.** : Si j'expose, c'est pour mettre une distance entre mes œuvres et moi. Pendant des années je travaillais sans rien montrer. Puis, quand des amis ont vu certains de mes dessins, ils m'ont dit : "Tu n'as pas le droit de les garder pour toi. Il faut les montrer". Au tout début cela a été difficile.

**Exposer, c'est s'exposer** à la critique, aux remarques, à l'indifférence, voire l'animosité, mais aussi aux encouragements et aux compliments, heureusement. Mais ni les uns ni les autres ne me touchent en profondeur : j'ai mon chemin à parcourir et je ne vais dévier de ma route que sous une impulsion venue du tréfonds de moi.

L'idée de trace me séduit. Encore faudrait-il qu'elle soit légère voire éphémère. La vibration d'un simple trait, la fragilité d'un dessin sur un beau papier, voilà ce que j'aimerais laisser après moi. Certains dessins et portraits de Matisse, les dessins de plantes d'Ellsworth Kelly ou les travaux d'autres minimalistes représentent ce vers quoi je tends. Mais la réalité des expositions est malheureusement tout autre.

Encadrer pour montrer... quelle galère ! Quel poids pour une oeuvre que je voudrais si légère ! Ma préoccupation n'est pas la pérennité de ce que j'ai créé hic et nunc. Après... en revanche le jour où je disparaîtrai, qu'est-ce que mes enfants en feront ? Je sais que je les encombre...

## Un terreau de mémoire et de culture

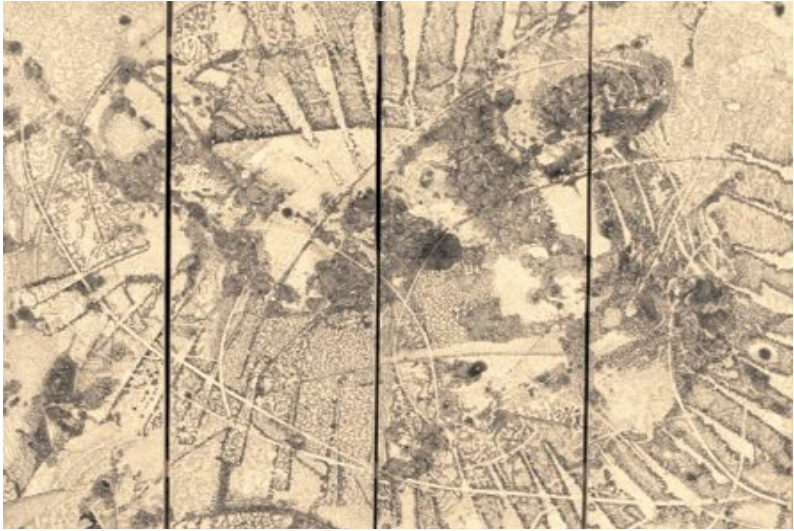
**A-L.F.:** Oui, j'ai été élevée après la guerre. Il y a une coupure, due au 3ème Reich, très nette en littérature aussi bien que dans les autres domaines de l'art en Allemagne puisque toute une génération d'écrivains et d'artistes a dû s'exiler.

C'est la raison pour laquelle j'ai dit tout à l'heure que je me sentais issue d'une "génération spontanée". À quoi se raccrocher quand on n'a ni livres ni modèles ? Faute d'une filiation directe, on a renoué après la guerre avec une tradition artistique d'avant-guerre, l'expressionnisme allemand, *Die Brücke*, *Der Blaue Reiter*, Nolde et Kandinsky qui est le théoricien de l'art abstrait. Kandinsky parle de la "nécessité intérieure" qui éloigne l'artiste de la figuration pour le rapprocher d'une création purement spirituelle.

Pendant mon adolescence, j'ai vu nombre d'expositions d'expressionnistes à Berlin. Elles m'ont nourrie et laissé une empreinte indélébile.

**Filigranes :** "Expressionniste", votre travail plastique ?

**A-L.F. :** Les expressionnistes travaillaient la gravure en grands aplats de noir et de blanc. Cette expression spontanée, dure et froide correspondait à la réalité de leur époque. Mes impressions d'enfant de l'après-guerre étaient-elles si éloignées de cette sensibilité là ? Je pense que c'est tout naturellement que je pouvais me rattacher à leurs pratiques artistiques. Par la suite, dans la continuité d'une dynamique de recherche, ma personnalité a émergé petit à petit pour m'amener là où je suis aujourd'hui. On ne peut refaire sans cesse la même chose sans dévier. "La répétition du même crée le différent" a dit Bachelard. J'ai évolué naturellement vers une expression plus personnelle.



Anne Laure Fink

*"J'accueille le hasard avec beaucoup de bonheur"*  
(Art de faire 2)



Anne Laure Fink

**Filigranes :** Contrairement aux écrivains que vous évoquiez, vous gardez le souvenir de la peinture d'avant.

**A-L.F. :** Il faut bien se raccrocher à quelque chose, sentir une filiation qui vous lie et relie à d'autres. La République de Weimar était un creuset extraordinaire. Pendant cette période il y avait une créativité, une émulation, une explosion artistique et littéraire d'une intensité rare. Tout cela a été coupé avec l'avènement du 3ème Reich. L'élan a été brisé. Je garde la nostalgie de cette richesse d'avant. Ni la littérature, ni l'art ne seraient ce qu'ils sont aujourd'hui en Allemagne et ailleurs peut-être sans cette coupure.

## De la peinture à la gravure... quelle place pour la pensée ?

**A-L.F. :** J'ai pour constante de travailler directement et spontanément. Que ce soit devant la plaque de cuivre, le bois, l'élastomère ou simplement le papier. C'est la recherche de l'immédiateté qui m'importe. J'essaye d'écarter l'intellect et de laisser parler ce qui veut bien se faire jour.

**Filigranes :** Faudrait-il faire taire l'intellect ? Les créateurs de Weimar étaient tout autant des penseurs et avaient en plus un projet, une vision politique.

**A-L.F. :** L'intellect ? Je me méfie de lui pendant la phase de création. Je ne veux pas qu'il me domine à ce moment-là, qu'il m'oblige à aller dans une direction

que je ne ressens pas profondément. Dessinez de la main droite et de la main gauche et le résultat ne sera pas le même ! J'aime dessiner de la gauche : le cerveau droit est à l'oeuvre et le trait a une autre vibration, justement parce que l'intellect ne domine plus.

**Filigranes :** Quels reproches faites-vous à l'intellect ? Trop simpliste ? Trop radical ?

**A-L.F. :** Trop raide. Il va dans une direction où sensibilité et émotion sont souvent bridées. Je donne la primauté au ressenti. Je me sens plus proche de l'art moderne que de l'art contemporain. Je m'explique : Nathalie Heinich dans son livre *Les paradigmes de l'art contemporain* place clairement une frontière entre les deux. Si dans l'art moderne, dit-elle, la sensibilité qu'exprime l'artiste est une fin en soi et est reçu comme telle par celui qui regarde l'oeuvre, l'art contemporain, au contraire, prône une sorte de "distanciation" (pour parler avec Brecht) et donne la primauté à l'idée (le concept) ou à l'action (la performance).

L'intellect pour un créateur ce serait de prévoir et exécuter d'après les prévisions. Je ne veux pas me laisser guider. Je veux garder toute ma liberté. Je ne veux pas me laisser influencer par des voies qui existent déjà. Être libre ? Oui, dans mes dessins, je le suis. Dans la vie quotidienne peut-être pas. La création est mon exutoire.

La liberté permet des ouvertures vers l'inattendu. J'accueille le hasard avec beaucoup de bonheur. "Le hasard favorise les esprits préparés" a dit Victor Hugo.

Mon esprit est toujours préparé à accueillir ce qui veut bien se présenter. Si je fais une tache, je ne me dis pas "zut" mais au contraire : "qu'est-ce que je fais de cette tache ?" Comment l'intégrer à l'ensemble ? En quoi cette tache peut elle m'aider à exprimer ce que je voulais dire ? C'est une gageure et je relève le défi. Je ne peux jamais me tromper. Mais j'imagine que je pourrais réagir autrement si l'intellect prenait le dessus.

## Le hasard ou le projet

A-L.F. : Le matin, lorsque je me mets au travail, je vais dans mon jardin. Je prends une feuille, une branche, un caillou et je commence à dessiner. Puis mon dessin se développe et devient autre chose. Souvent même il m'échappe et devient autonome, alors je n'ai plus qu'à me mettre à son service et l'emmener là où il me dit d'aller. J'imagine inventer des matières, les explorer. J'imagine pouvoir entrer dans la matière et découvrir de quoi elle est faite, montrer ce qui est invisible à l'oeil nu, l'infiniment petit ou l'infiniment grand, car il y a une dimension où les deux se rejoignent.

## Rebondir, travailler la série

**Filigranes** : Qu'est-ce qu'une série pour vous ? Un espace d'expérimentation ?

A-L.F. : Plutôt d'exploration. Exploration d'une idée que j'essaie d'amener le plus loin possible. Comme je le disais tout à l'heure : la répétition nous emmène ailleurs. Je pratique le croquis de nu rapide : c'est souvent le énième croquis fait en quelques secondes qui va dire l'essentiel et saisir la vraie nature du modèle. Les natures mortes de Morandi sont un exemple de cette exploration à l'infini.

## Les mots dans la peinture

**Filigranes** : Comment intervient la nomination de vos œuvres ? Elles sont souvent sans titre alors que les noms que vous donnez à vos matériaux - "colle de peau", "terre pourrie" - sont très parlants ? Comme si vos œuvres gardaient secrète cette nomination qui constitue aussi leur histoire.

A-L.F. : C'est voulu. Je ne donne jamais de titre. Chaque dessin est pour moi une histoire que je vis à travers mon dessin. Comme j'y consacre beaucoup de temps (10 à 12 heures par jour), l'histoire peut être longue et complexe, mais elle ne regarde que moi et ne doit pas influencer le regard du spectateur. Donner un titre ce serait réduire le champ des possibles et imposer ou présupposer une interprétation.

Au fond, c'est vrai, j'ai une certaine méfiance vis-à-vis des mots, alors que je les aime dans d'autres contextes puisque je suis une littéraire. Mais dans mes dessins je m'en affranchis.

### Quand mettre le point final ?

**Filigranes :** À quel moment sentez-vous que l'œuvre est bien là et qu'elle est achevée ?

**A-L.F. :** C'est très difficile de déterminer ce moment précis. J'ai une amie qui est incapable de mettre un terme à un tableau, elle y revient sans cesse et finit par tout détruire. C'est dramatique et elle en est très malheureuse. Quelquefois je me dis qu'il faudrait quelqu'un à côté de nous qui nous arrête au bon moment. Le doute est notre compagnon tout au long de notre travail. Comment comprendre sinon que Diego, le frère de Giacometti, ait récupéré bon nombre de ses sculptures dans sa poubelle, sculptures que nous admirons encore aujourd'hui.

### L'espace de l'expo

**Filigranes :** La création aurait-elle besoin de se développer dans un espace hors jugement, "hors menace" ? Mais alors qu'en est-il de l'exposition qui est bien plus compliquée ?

**A-L.F. :** Le jugement ne doit pas faire dévier de sa route un artiste (sauf s'il le décide pour des raisons qui lui sont propres). Par contre comment réagir devant la menace ? L'exemple d'Emil Nolde, peintre expressionniste, est éclairant à cet égard : ses peintures ont été déclarées faire partie de "l'art dégénéré" par le régime nazi, mais il a su contourner l'interdiction de peindre en changeant de support et de dimension. Au lieu de grandes peintures à l'huile (odeur et séchage très long) il faisait des aquarelles de petites dimensions (séchage rapide, sans odeur et sur papier, facile à cacher), ce qui lui a permis de les soustraire à ses surveillants.

Préparer une exposition, c'est poser un jalon sur notre route et se donner l'illusion de pouvoir recommencer alors qu'en réalité la prochaine étape est déjà en gestation.

**Un dessin nouveau naît toujours de l'insatisfaction face au précédent. Finalement, il s'impose.**

*Cet entretien a été mené et retranscrit par Arlette Anave, Jean-Jacques Maredi et Michel Neumayer. (Octobre 2015)*

*(Les œuvres présentées font partie de la collection privée d'Anne Laure FINK).*

*Détrempe  
puis encre  
de Chine*

*(Arts de faire 3)*



Anne Laure Fink



Anne Laure Fink



Anne Laure Fink

## Anne Laure Fink, la main et le papier.

par Arlette Anave

Anne Laure Fink est une artiste aixoise, allemande d'origine.

Nous lui avons rendu visite et elle nous a reçu dans ce jardin qui est aussi son atelier, à la fois source d'inspiration et réserve de matériaux.

Elle a appris la sculpture, la gravure, le dessin auprès d'artistes aguerris et on peut retrouver chez elle certaines influences comme la tradition germanique de la gravure du XV<sup>e</sup> siècle.

L'Allemagne, son pays d'origine, apparaît en sympathie, à la fois cause et prémisse d'une germanité en filigrane, là où les mots "détrempe, pierre, pigments, trait" ont une consonance d'outre Rhin.

La langue allemande qu'elle a enseignée pendant plus de vingt ans la berce encore à travers son rapport à la nature alors qu'elle a quitté l'enseignement et ce n'est pas pour rien que notre visite débute dans son jardin, lieu de méditation, source d'inspiration mais aussi boîte magique, tiroir, atelier et modèle.

C'est là qu'elle éprouve sa force, décide de ses choix, ébauche ses gestes. Elle en extrait d'abord son matériau, la terre, la pierre, le bois, les branches. Elle en mesure la dureté, la souplesse et l'empreinte, la résistance.

Évoque leur état : humide et même mouillée la "terre pourrie" est par exemple une des couleurs dont elle se sert.

L'herbe et les feuilles, les fleurs sont la source de son imaginaire dans une démarche continue qui va du papier au dessin, de la coupe au pinceau.

Elle les a récoltées ses fleurs et il faut en faire quelque chose de nouveau, il faut que demain une autre forme surgisse.

Comme dans le Berlin d'après guerre quand il fallait reconstruire à partir du vide une nature détruite, ce qui compte c'est ce qui peut exister dans les ruines où elle a passé son enfance, dans ses parcours de petite fille qu'elle nous décrit avec bonheur, heureuse de

ses balades et de ses trouvailles dans des maisons effondrées mais ouvertes à sa curiosité.

Et à Michel Neumayer qui s'étonne que Berlin aujourd'hui si urbanisé, béton et asphalte, soit pour elle un parangon de la nature elle répond qu'on y trouve des rivières et des lacs tous les cent mètres, fière de leur présence dans la ville de son enfance.



o o o

Son œuvre évoque la prolifération végétale, floraisons emmêlées, tiges vagabondes, aplats dentelés, une botanique générative d'imaginaire comme si par le trait elle achevait leur sortie de terre.

Entre calligraphie et gravure elle imprime des créatures ailées qui tiennent de la libellule, de l'abeille, des sortes d'insectes prisonniers de sa toile et de sa pointe. Le dessin est précis, comme une découpe de multiples détails, le regard élevé à la puissance de l'œil.

Elle cite aussi, entre autres maîtres, les japonais, qui fabriquent le papier à partir des plantes: "ces choses indéfinissables qui deviennent du papier". L'image la fascine comme si le devenir papier était un geste artistique en lui-même en dehors de sa fonction de support.

Car elle produit aussi son papier.

Elle plonge d'abord ses végétaux dans des bains, mélange d'eau et de soude, où, réduits à leurs nervures, ils seront utilisés pour structurer ses graphismes.

A partir de leur cuisson, dans une pratique qui relève de l'alambic, elle recherche une consistance pour que le papier puisse boire, absorber comme un buvard qui aurait la charge de restituer sans bavure ce qu'il aurait vu.

Il faut un certain temps pour que la soude fasse son travail avant sa transformation en matière inerte et malléable. C'est un geste de chimiste. Les plantes règnent sur cet univers de sanguines, de photos, de dessins suspendus. Le jardin assiste à son bouillonnement.

Ainsi le temps imprègne l'œuvre. Un temps qu'elle respecte, un temps nécessaire à sa propre dissolution, un temps qui inclut l'oubli des formes précédentes et voudrait en même temps les restituer.

o o o

C'est également affaire de sensualité puisque en faisant tremper l'iris, l'artichaut, le fenouil, les roseaux, le genêt, l'oignon... avec le papier c'est la colline qui entre dans la maison et les mots sont là pour en exprimer la gourmandise.

Quel plaisir que de l'écouter raconter comment les filaments des plantes se détachent à la chaleur, "magnifique" nous dit-elle, comment elle les débarrasse de l'organique pour obtenir de la lignine, de la cellulose.

Et aussi de l'entendre énumérer les éléments dont elle va se servir. Comment elle obtient des effets inattendus, de la colle de peau, de l'encre, du goudron avant de les travailler à la spatule, à la pointe, à la plume, comme on travaillerait un corps, en trame de traces ajoutées, collées, marouflées.

o o o

Construire un objet, elle s'en fiche. Sur ses surprenantes toiles on peut voir le mouvement des liquides, des gaz, de la terre ou du sang, la genèse de l'insecte, le fil de la toile d'araignée, la structure en devenir du végétal, du minéral. La nature n'est qu'apparemment tranquille.

Semblables à ceux des plaques tectoniques ou de la fonte des neiges, elle traque les mouvements immenses et invisibles de la vie, oui, mais elle le fait avec une sorte de perfection du dessin qui les maîtrise, les humanise.

Bien rangées dans son atelier ses nombreuses toiles attendent non pas d'être

stockées dans un musée mais que des enfants s'y intéressent.

Elle entrevoit qu'elles puissent leur parler, s'adresser à eux comme les pierres lui ont parlé dans son enfance à Berlin quand elle y trouvait des fleurs sauvages.

o o o

De la théorie au sensible, de la nature à la culture, nous balayons les questions de l'art à l'artisanat et elle se plie à l'exercice avec gentillesse.

Elle explique ainsi son intérêt pour la technique, toutes les techniques, qu'elle s'approprie pour en explorer les possibles, c'est pour cela qu'elle change de support quand il ne convient plus à sa son expression, qu'elle se sert d'outils très différents pour travailler la pierre, mordre le métal, éponger l'encre, la répandre, en observer les effets.

Le récit qu'elle en fait, du burin à la pointe, du pinceau à la plume, est passionnant. De cette pluralité elle dit être elle-même étonnée. Elle l'accueille avec bienveillance et curiosité comme si elle assistait à sa propre transformation.

Comme beaucoup d'artistes elle revendique des mots nouveaux, elle voudrait même les inventer, elle invoque un néologisme qui dirait ce qu'elle fait.

En cela c'est une artiste contemporaine plus occupée de la densité du signe que de sa signification, plus soucieuse de faire advenir le déchet au vivant, la mémoire à la forme.

En témoigne sa prise de distance avec cet objet si particulier qu'elle produit et qui l'embarrasse après l'avoir prodigieusement intéressée. Le qualifier pour le situer dans ces débats lui importe moins que le geste qui l'a fait advenir, le "comment" plus que le pourquoi.

Entre l'art et l'artisanat elle ne choisit pas. C'est une artiste et elle est résolument du côté de l'artisan, les Allemands, dit-elle, n'y voient pas de différence. Un vrai sourire de l'ordre du Witz éclaire alors son visage sérieux et accompagne nos questions.

A.A



On retrouve Anne Laure Fink sur  
<http://www.fink-dessins.com/>  
<http://www.galerie-alain-paire.com/>

## **Juste pour voir**

Véronique et moi, on est sur le lit. On fume et on regarde les vêtements que j'ai déposés en tas sur la couette. Elle prend une jupe au hasard et me demande comment j'ai fait pour m'offrir tout ça.

Voilà ce que je lui raconte.

Depuis qu'Eric est parti, je passe plus de temps à surfer sur le Net. J'essaie de trouver de quoi me faire plaisir à petit prix. Je me suis inscrite sur plusieurs sites de vente en ligne et de seconde main. Un mercredi après-midi, je tombe sur un lot qui me semble intéressant. L'annonceuse était du coin et avait indiqué son adresse de messagerie. J'ai envoyé un mail et elle m'a répondu en me donnant rendez-vous chez elle le soir même.

Elle paraissait avoir la cinquantaine et était habillée plutôt classique. Pas du tout dans le style des tenues qu'elle vendait et je dois dire que sur le coup, ça m'a étonné.

On s'installe au salon et elle nous sert un café. On papote un peu. Elle me demande mon âge, ce que je fais dans la vie, tu sais, ce genre de truc pour faire un peu connaissance. Je lui explique que je vis seule depuis peu, que je suis secrétaire de formation et que je suis à la recherche d'un emploi.

Bon, me dit-elle. Si on allait voir tout ça ? On se lève et je la suis dans la buanderie. Elle y ouvre deux penderies pleines à craquer en me disant que tout est là. Des fringues, Véro ! Comme celles que les filles du collège portaient... Tu te souviens ?

Alors ? Qu'en dites-vous ? me demande-t-elle. Tout est magnifique, madame, je lui réponds. Mais nous n'avons pas encore parlé du prix. Ne vous en inquiétez pas pour l'instant. Regardez à votre aise et essayez tout ce que vous voudrez.

Voyant que je n'étais pas à l'aise, elle a insisté en me disant qu'il n'y avait aucune obligation d'achat. Allez-y, essayez-les, me propose-t-elle. Juste pour voir ! Un peu timide au début, je prenais deux ou trois choses que j'allais essayer dans la cuisine. Mais après, je me suis détendue. Je suis restée là, en sous-vêtements, et j'ai passé toutes les fringues une à une. À la fin, je me suis rhabillée et j'ai tout remis comme il fallait sur les cintres.

Il me semble que tout vous va. Non ? Vous êtes très jolie dans ces vêtements, me déclare-t-elle, vraiment jolie. Elle aussi ça lui allait bien. C'est là qu'elle s'est mise à pleurer. Je ne savais plus où me mettre, Véro. J'étais vraiment mal de la voir ainsi.

Je me suis approchée et j'ai mis ma main sur son épaule. C'est tout ce que je pouvais faire, tu sais comment je suis dans ces cas-là. Elle l'a prise et l'a serrée doucement. Elle a fini par se calmer et s'est excusée pour son comportement.

Ce n'est rien, madame. Ça arrive à tout le monde de craquer. C'est votre fille ? C'est ça ? je lui demande. Oui, me répond-elle en sanglotant. Toutes ces choses lui appartenaient. Malheureusement, là où elle est, elle n'en a plus besoin. Ça va faire quatre ans qu'elle a quitté la maison. On recevait encore de ses nouvelles de temps à autre, mais depuis deux ans, c'est le silence complet. Nous ne savons même pas où elle est en ce moment.

Que s'est-il passé ? je lui demande. Elle est tout simplement tombée amoureuse d'un garçon, me dit-elle. Quoi de plus banal, n'est-ce pas ? Au départ, tout se passait bien, mais les choses ont rapidement dégénéré. Au bout de quelques mois, sa personnalité a changé du tout au tout. Par exemple, elle qui était si attachée à son apparence, elle ne portait plus que des vêtements sombres et sans formes. Elle ne sortait plus, n'écoutait plus sa musique et ne répondait plus aux amis non plus qui lui téléphonaient. Elle s'emportait pour un oui ou pour un non quand nous tentions de la raisonner et finissait par passer le plus clair de son temps chez lui. Tant qu'elle était mineure, on avait encore un contrôle sur elle, mais dès qu'elle a eu dix-huit ans, elle l'a suivi je ne sais où. On est resté sans voix lorsque nous avons reçu les photos de son mariage et celles de la naissance de notre petit-fils.

Nous sommes restées silencieuses un moment. Que voulais-tu ajouter à ça ? C'est à peu près la même histoire que celle de Sabrina. Tu te rappelles ? Là aussi la famille n'avait rien pu faire. Du jour au lendemain, plus aucun signe de vie.

Bref, elle a tout emballé en me disant qu'elle préférerait ne plus voir ces choses chez elle. Elle a ajouté qu'il valait mieux qu'elles me servent plutôt que de prendre la poussière ici.

À la porte, je lui ai quand même promis que je lui donnerai de mes nouvelles. Eh bien, tu sais quoi ? Je te jure que je vais le faire ! Je vais y penser, je lui enverrai un mail pour dire où j'en suis. Ou bien, je ferai un saut jusque-là. Je verrai bien.

Véronique m'observe du coin de l'œil et semble attendre la suite. Assise là, je me rends compte que je n'ai plus rien à lui dire. Je me demande juste comment les choses vont tourner pour moi maintenant.

## **Filiation**

Copie impossible.  
Aucune encre, même de sang  
Même de sentiments  
Ne peut refaire  
Le chemin

L'amour a ratifié le pacte de l'oubli

Corps plagiat  
Modelé de silence et de pardon  
Succombe  
Aux arrêts de la vérité

Surgissement du temps  
Comme une volonté  
L'Histoire devient espace  
Sur lequel s'écrit la parabole

*A.P.*

la pierre blanche du matin  
la pierre blanche de mes yeux dressés  
sémaphores au bout de la terre de craie  
sous les embruns  
sous le vent hurlant des histoires ancestrales  
sous l'immuable  
qui ne ressemble à ce que mes yeux ont bu  
le petit lait du sein de ma mère  
les ferrements qui nous forgent  
le fil de lin qui nous rapièce

dans les grands peupliers qui coupent la mer  
dans les chemins plus creux que la main  
pousse une mousse ardente  
gorgée de l'âpreté des tremblements  
du pied humide des bêtes et des hommes

*D.H*

## Les mots, comme l'eau du puits

Écrire et donner  
À lire et à voir

Ne rien attendre de la page  
Elle n'est qu'au regard qui s'y pose  
Puis disparaît et n'appartient à personne

Écrire et donner  
Partager l'eau du puits

Libre tu es de tracer tes lignes  
Sans rien demander en échange  
Sinon l'indulgence des yeux

*J'ai si longtemps cru qu'il serait possible d'émerger.  
Que je serais bien vu d'un quelconque navire de  
passage, juste avant de me noyer.*

*J'ai trop longtemps cru qu'écrire ouvrirait des por-  
tes. Que quelque oeil s'arrêterait un instant et  
m'emmènerait au port d'où les mots feraient livre.*

*J'ai trop longtemps rêvé.  
Je me suis arrêté pour ne point sombrer.*

Donner à lire  
Puisque tu ne sais rien faire d'autre qu'écrire  
Acte gratuit qui ne sait rien de l'avenir

Peut-être copié ici ou là  
Peut-être plagié et publié  
Qu'importe  
Tu ne sais qu'écrire

Te voilà libre  
L'esprit tourbillonnant de lettres  
Parfois un peu ivre d'en avoir trop bu  
Libre d'offrir sans rétribution  
Puisque tu ne sais rien faire d'autre

Et surtout ne pas paraître  
Te fondre au paysage de tes vers  
Qui n'en sont pas  
Jetés au hasard des courants

*Un jour, méditant sur mes vains désirs, me suis posé là,  
décidé pour tout de bon à ne laisser dans mon sillage  
qu'une belle oeuvre posthume.*

*L'étrave de mon navire creuse l'océan des idées,  
parfois reste tapi dans l'ombre d'une crique  
accueillante.*

*Plongeant en l'eau fraîche, je laisse ici et ailleurs,  
ma petite bouteille à la mer.*

*Je rêve encore que vous en fassiez bon usage.*

X. L.

Manosque, 26 août 2015

## Si cher à nos yeux

Je voudrais te faire un cadeau  
Mais un cadeau digne de toi,  
Bref, un présent original,  
Loin des clichés, des préjugés,  
Moins commercial qu'un cadeau de Noël,  
Moins prosaïque que des étrennes,  
Moins répétitif qu'un cadeau d'anniversaire,  
Moins humiliant qu'un cadeau de consolation,  
Moins toxique qu'un cadeau empoisonné,  
Moins prometteur qu'un cadeau de fiançailles,  
Moins attendu qu'un cadeau de mariage,  
Moins définitif qu'un cadeau de rupture,  
Moins trompeur qu'un cadeau de réconciliation.

Je t'offrirais bien un orteil, même l'une de mes oreilles  
Que tu porterais fièrement en pendentif  
Ou en porte-clef, comme un grigri,  
En amulette dans ton porte-monnaie,  
Ou juste un lobe à presser dans ton porte feuille  
Auprès d'un trèfle à quatre-feuilles  
Pour te garder du mauvais sort,  
Des mauvais pas, du mauvais temps,  
Du mauvais œil, des mauvais coucheurs,  
Un cadeau inusable et ancien,  
Un cadeau inutile et précieux,  
Un cadeau d'une mystérieuse évidence  
Comme le plus long mot du dictionnaire.

Tiens, ça, c'est une idée !  
Je vais t'offrir un mot,  
Un mot transparent pour les autres,  
Anodin pour tous sauf pour nous,  
Goûteux comme une friandise,  
Un mot que tu froterais sous ta langue,

Que tu roulerais dans ta gorge,  
Qui colorerait tes gencives  
Comme une chaude graine d'épice,  
Un bonbon des parfums d'enfance,  
Mauve guimauve acidulée,  
Et que tu me rendrais parfois  
Du bout de tes baisers charnus.

Et nous le hacherions à satiété,  
À loisir, à bouche-que-veux-tu,  
Et nous le couperions avec nos dents  
En tranches, en syllabes,  
Jusqu'à ce qu'il expire en onomatopées  
Tel un soupir du désir au plaisir,  
Telle une pépite glacée, petite étoile de neige  
Qui éclaterait sur nos lèvres gercées  
À force de s'être collées, décollées, recollées ;  
Ce mot, comme un incompressible trait-d'union,  
Nous lierait à jamais  
Dans le jeu de nos destins perdus  
Tels des trains fous déraillant sur d'inévitables divergences...

Et ce mot luirait à jamais  
Dans la nuit de nos deux solitudes.

*J-J.M.*

Suis-je privée lorsque ma pensée est ma pensée, lorsque je suis l'invitée intime de ses fondations, de ses entretiens, des mouvements la constituant et la reconstituant incessamment ?

Peut-être me privatisè-je quand je fais ce que je peux, veux faire, des lectures d'autres. Non pas prendre copie à la lettre, mais me nourrir de leurs géographies intérieures, de la souplesse de leurs réflexions, de leurs fluidités ou non, du rythme et de ses détours. Ou bien, de l'architecture des compositions initiées, de ce qui a mon goût ou pas, de ce qui le fait et le transmute. Ce qui était alors "leurs pensées", s'est frayé une publicité ; ou dans une rencontre, dans l'activité d'une parole conquise, a transmis son émoi, quitté son pré-carré. Ça, tout ça s'est distribué des bibliothèques à nos mains, de nos mains à nos vues jusqu'au mental enclin et disposé.

J'ai pris sans voler, j'ai conquis si ce n'est l'inverse, je l'ai été. J'ai prélevé l'énergie que d'autres ont soumise, quand d'autres ont écrit, relevant ce qu'ils ont fait. Ça donne l'étendue des possibles, envisage les obstacles en répétition, leur abatement masqué. Je suis alors plus couverte. Des endroits de mon corps réchauffent la peau fragile. D'autres, qui étaient assurés, se questionnent. Certains s'égosillent, sont mis à nu par ces hôtes. Peu importe si cela se fait dans les conditions de leur compréhension, sinon, dans la singularité d'une subjectivité qui a été saisie, qui a émergé en partie, laissant à d'autres publics le soin de.

C'est une continuité, non la leur, mais la mienne. Une profondeur nouvelle, un creusement supplémentaire ou un dénivelé plus doux. Et là, dans ce qu'ils ont entonné en moi, je me chamboule à nouveau. Je mire autrement, je fréquente différemment, je vois l'autre d'une vue distincte sous la multiplicité de ses angles.

Puis j'écris, je pose. Mon tour est venu, l'envie est soutenue. Je dépose ce qui n'était pas palpable de mes doigts, mais qui n'en était pas moins en activité. Je sens la trajectoire, je vois s'acheminer l'eau plus liquide que le marécage où se brasse ce qui me pense, me pensait seule.

S'il faut résoudre quelques noeuds, faisons-le au mieux. Savoir les notifier, formuler les questionnements. Ça sort de quelque chose, c'est une tête qui rejaillit de la densité des mers, à leur surface. J'installe une distance qui m'extrait de mon domaine pour rendre visible le déroulé, le territoire qui fait jour et s'ajuste. La nudité s'habille ici soit en léger tissage ou en robuste lainage pour se distendre de soi. "Je" se camoufle alors un peu pour un autre qui s'invente nous étonnant nous-mêmes de cette présence.

Ça ne s'arrête donc pas là, ça se tend. Ça ne périt pas dans la familiarité d'un cahier, mais ça saute à la face. Soit par la graphie seule, ou par la voix-porte-les-mots, les mots-ci, lus, portés à l'oreille.

Au coin des rues ils s'entendent, sur le mur ils se voient, sur le papier que l'on donne et où nous avons tracé ce qui n'est pas fait pour se taire, se remâcher. Alors prêts aux dégâts autant qu'aux débats peut-être, nous dégustons les oppositions, les mécontentes, soupçons des malveillances, de leurs édifices contraires, mais c'est ainsi sinon à quoi ça vit ?

S.C.

PRÉLUDE DE FUGUE

suite de fuites  
des barreaux de la cage  
aux carreaux de la page

HORS CHAMP

égarements  
dans les dérives d'un chaotidien  
qui s'ignore

CONTRE-ALLÉES

fuites de langue  
débordant de règles  
aux coutures craquées

DISPERSION

d'horizons de possibles  
seuls restent  
des blocs de glace voguant

SOLITUDE PARTAGÉE

page blanche  
les vannes de la contingence  
grandes ouvertes

ESSENCES D'INEFFABLE

des va-et-vient de l'oubli  
frotter l'inapparent  
à l'indicible

LUEURS ÉPHÉMÈRES

lumière épuisée  
en don des ténèbres  
aux ombres de passage

ÉCHANCRURE D'UN SONGE

l'essence de la musique  
entre passagèreté  
et oubli

P.F.



Anne Laure Fink

## Descendre dans l'arène

Elle vint au monde  
issue d'une mère pudibonde  
et d'un père à l'humeur vagabonde.

Un soir de grande solitude, enfant,  
elle élut domicile dans la lune.  
Puis, avec une longue vue, explora la terre,  
pointa l'école, l'hôpital, la mairie,  
vit un registre d'état-civil,  
avec son nom inscrit en bas d'une page  
- cela lui fit froid dans le dos -  
vit son amie la rose blanche,  
qui aimait tant lui conter fleurette.

Mais que faire d'elle, de la rue, de l'école, de la rose blanche,  
de l'aujourd'hui, du futur ?

Seule une piste lui sembla digne d'intérêt : l'écriture.  
Elle la découvrit dans son précieux réceptacle, le livre.  
Grâce à cette exploration, elle se fit une amie qui s'appelait  
Joie, chose apprise bien plus tard.

Les années s'égrenèrent, mais elle, adulte toujours étrangère  
à ce qui l'entourait, se découvrit femme, devint épouse,  
mère.

Passèrent des décennies.  
Dos courbé, visage "mille-ridé", souriant quoi qu'il arrivât.

Un jour, elle se sentit enfin prête pour descendre dans l'arène  
des hommes. Elle se colléta à leur folie ainsi qu'à la sienne,  
retroussa ses manches, entra en écriture comme, jadis, on  
entrait au couvent, prit son stylo.

Avec lui, elle tritura sa névrose résiduelle, en fit un fumier de  
qualité, sema son être.

Cela lui permit de commercer avec les hommes, de les apprivoiser : poste, mairie, bibliothèque, livres, que sais-je encore !

Elle rencontra les lieux dépositaires de l'écriture, se faufila entre extrait de naissance, livret de famille, diplôme d'État et autres ; découvrit avec étonnement que c'étaient les siens. Au milieu de cet univers d'homo sapiens, il lui fallut reprendre son souffle, retrouver un peu d'oxygène.

Elle y parvint en défendant ses frères, les laissés-pour-compte du domaine public, tassés, un peu oubliés tout au fond de l'arène... indignation. Avec eux, son stylo et son cœur étaient à la fête.

Peu à peu, elle s'aperçut que tout était relié sur cette drôle de terre, rien n'était séparé. Elle, pour éclairer sa lanterne, avait choisi le chemin des livres et de l'écriture ! Alors, elle n'en crut pas ses oreilles, cette lanterne lui demanda de lever bien haut le bras.

En élargissant son regard, elle vit que tous les chemins se rejoignaient au sommet, qu'ils étaient complémentaires en humanité, s'enrichissaient mutuellement.

Elle comprit que sa fonction de scribe était le rouage nécessaire pour décrypter l'horloge de la vie.

Depuis l'aube des temps,  
sur le cadran de cette horloge,  
en dessous de *Carpe diem*,

*Écriture nécessité vitale*

N.D., Gémenos 23  
août 2015  
pour Ursula et Rainer

## **Du voyage des créations**

Quand la mère donne la vie  
Promesse du lendemain  
Quand l'artiste peint  
Moisson de tableaux  
Quand le philosophe pense  
Recherche de vérité

Quand la vieille partition appelle l'interprète  
Mémoire caressée par les notes ranimées  
L'esprit du musicien habite le monde  
Dans ma parole vit une bribe d'héritage  
Si mes mots parlent à l'autre il y a partage

Partage et échange  
Image

Quand ma conscience dit  
Au fond de toi l'orgueil  
Te rend immortel  
Quand bien même  
Je vivrai encore après ma mort

Comme le peintre le poète  
Un petit mot sur un carnet  
Une graine dans la terre

Dans le jardin dans un cahier  
Dans le cœur d'un enfant  
D'un aïeul

*Ch.B.*

## Point de carrière

À vingt-cinq ans, Rose venait de réussir un concours de la fonction publique d'état, attachée d'administration universitaire ; des rails s'ouvraient devant elle, une vie tracée en droite ligne, mais l'horizon lui paraissait grisâtre, la perspective monotone.

Avant d'entrer dans la carrière, un terme bien lourd qui lui avait été asséné par des proches satisfaits de son succès, la jeune femme s'offrit quelques jours de vacances dans les monts du Forez. Maison de guingois, confort spartiate, étendues blanches à perte de vue propices au ski de fond, lectures de bons romans et d'un mensuel, le journal *Des femmes* qui valorisait des parcours singuliers, ceux d'une trapéziste, d'une fleuriste et... d'un écrivain public. La féminisation des termes n'étant pas encore à l'ordre du jour, *écrivaine publique*, dirions-nous peut-être aujourd'hui. Cela évoquait un métier fait de rencontres, de lettres rédigées pour les autres, d'aide administrative aussi. Petit local au centre de Lyon, modeste gagne-pain mais vie riche d'échanges à la croisée du bonheur de la plume et de l'assistance sociale.

Enthousiasmée par l'article, Rose décida brusquement de bifurquer, de renoncer à son destin de fonctionnaire, de devenir "écrivain public" à son tour, de s'installer au cœur d'une petite ville, dans une cabane en bois.

Les demandes, pas toujours solvables, affluèrent vite ; elles étaient parfois ingrates, papiers à remplir, dossiers à compléter, mais nombre d'entre elles, missives d'amour, récits de voyages et d'événements à des familles lointaines, s'avéraient gratifiantes. L'écrivaine trouvait pour autrui les mots et la formule.

Rose ne fit pas fortune mais découvrit dans ce rôle une forme d'accomplissement, voire d'épanouissement quand des recherches esthétiques, calligraphiques vinrent s'ajouter à l'ordinaire des messages. Expressions verbales et artistiques se conjuguèrent harmonieusement. L'écrivaine répondait au besoin d'un public autochtone ou étranger, car tout le monde n'est pas lettré même si chacun est censé l'être.

M-N.H.

3<sup>ème</sup> partie  
De l'un  
à l'autre

## L A POÉSIE S'E.LUSTRE

Le poète français Alex SANDRY vient de recevoir le Grand Prix de l'Académie des Lettres E.lustres.

Notre article du 3.1.2086 a présenté l'interview de ce chanteur de la poétique algorithmique, virtuose du Datapoème. En faisant tourner les ordinateurs, comme le moine son moulin à prières, Alex Sandry obtient la quintessence de l'écrit, le précipité de tout ce que l'harmonie des flux sur la toile véhicule, transmet, tracte de mots partagés, transmis, consultés. À travers ce grand co-pillage, hors toute imprévisibilité s'écrit le Data Poem.

Dans *Le Petit Robert* apparaît le mot big data en 2015, vite suivi de data journalism, data formation, data sécurité et autre splash data. (Le dernier exemplaire papier de ce dictionnaire emblématique date de 2032, il vient d'être vendu chez Christie's plusieurs millions de Lyres Internationales).

Soixante-dix ans que tournent les moulins de la vie des algorithmes qui prévoient, ordonnent, règlent nos vies. Il était urgent que la puissance évocatrice du datapoème s'impose comme courant libérateur de la littérature post-post moderne. Remarquons deux abstentions parmi les vingt-cinq membres du jury.

Témoignages de la guerre picrocholine que mènent les opposants au datapoème, ces adeptes du subjectif, de l'exaltation des sens, de l'intime, du rêve, apologiste de la Nature naturelle ou officiant de la transcendance. Le temps est venu du triomphe de la Littérature 4.0 portuse des promesses du siècle prochain.

## **L**ES MURS TOMBENT DEVANT L'ÉCRAN

Une loi vient d'être adoptée au parlement de *Toutes les Unions* qui interdit de manière totale et définitive toute entrave à la déambulation des piétons connectés, marcheurs utilisateurs de supports multimédias. Arbres, poteaux, piliers, murs et murets, bornes et bittes, chaises, bancs seront supprimés des rues, places et lieux publics. Tous les objets fixes, mobiles ou amovibles qui puissent gêner l'avancée des marcheurs et les détourner de leurs téléphones, tablettes ou autres appareils de connexion perpétuelle. Les parlementaires soucieux de la santé de nos concitoyens ont pris cette mesure devant la multiplication des accidents parfois mortels qu'entraîne l'entrave de ces objets urbains posés dans les espaces publics quel que soit leur usage. Le regroupement des smartforistes et téléjoggers réclamait depuis longtemps cette mesure. N'est-il pas trop tard ? Une nouvelle technologie d'implants oculo-auditifs est en passe de supplanter l'écran. Certains crient au scandale de la disparition de l'écrit. L'avenir le dira.

**À** l'occasion des trente ans de notre journal, la direction est heureuse de vous offrir en version papier cet extrait de nos 2530 brèves journalières numériques, sélectionnées chaque jour par nos 130 ordinateurs, notre rédacteur en chef Guillaume et notre journaliste Gustave.

Le PETIT JOURNAL du SMALL MONDE  
Extraits du 24.5.2086

A-M.S.

3<sup>ème</sup> partie  
De l'un  
à l'autre

### On ne le dira pas à Facebook...

Baissant la voix, une respiration propre  
S'hésite, se déploie, se retient, s'envole, se reformule  
Au plaisir du lecteur imaginaire qu'on rejoint  
À l'intérieur de soi.  
On sait sa suffisance, sa complaisance même.  
On va la réduire pour se faire aimer.

Dans le grand soleil de l'écriture, plus de champs,  
Pas de chants non plus.  
Les haies, les panneaux, les routes  
Autant de balises du bien public  
Il lui faut filer droit.

On dira que les tombes ne sont pas vides.  
Qu'elles sont peuplées de dieux.  
Les Égyptiens embaumaient bien les chats.  
Quel rapport direz-vous avec l'écriture ?

Les hiéroglyphes avaient partie liée  
Avec la mort.  
Ils opéraient en douce le trajet des destinées  
Vers des dieux plutôt simples.  
Ils voulaient laisser dans la pierre, dans le bois,  
Leur trace terrestre, la morsure du style.

Dans nos nécropoles  
On enterre, on brûle. Crayons, stylos, papiers :  
Un appétit encombrant, presque une addiction.  
Les livres sont si lourds de lignes.  
Des points suffisent. ORG ou COM dessinent des territoires.  
Domaines au nom vague, données perdues dès que formulées  
Le nuage public en héritage.

Peu nous importe que tes richesses soient dispersées,  
Duchesse !  
Les livres jonchaient ton sol et peut-être,  
T'ont-ils fait tomber.  
Tu me disais que nos lettres te donnaient le vertige,  
Nos mains t'ont caressée, cousine,  
Le temps filait à nos rythmes  
Vers ta terre d'accueil et il était si doux.

A. A.  
*Marseille août 2015*

Une lettre traîne sur la table de nuit. Expéditeur célèbre.  
Béante, l'enveloppe réclame une réponse. Mais mes mots  
n'existent pas dans cette langue que j'ai reçue. J'attends  
les révélations du papier qui noircit. À mon insu. Malgré  
moi. Au-delà de moi. De toi. L'auteur de la lettre.  
L'inventeur du silence blanc. Des mots qui étranglent. Ta  
langue à toi. Qui m'étouffe. Me défie. Du cœur des ténèbres.  
Où tu as choisi d'enterrer ton secret. Ta vie consumée à blan-  
chir les pages des autres tandis que tu noircis les tiennes.  
Disparaître. Tu l'as souhaité. Te supprimer. C'est fait. Mais  
tu as écrit. Pour être immortel. Ta lettre. Un poison d'or.  
D'outre tombe.  
Comment traduire le silence d'un mort avec mes mots qui  
peinent à lui survivre ?

*R.M.*

*Lu sur un visage trop vieux pour son âge*

L'a perdu ses mots  
Ou les a oubliés  
Car, a-t-on dit, d'aucune utilité publique (ou non)

L'a perdu ses mots  
Pris l'habitude de se taire  
Puisque se trouvait toujours quelqu'un pour finir sa  
phrase

L'a perdu ses mots  
Il ne sait plus qu'il en avait  
Ils manqueront pour toujours  
à l'éternité

Qui le sait ?  
Vous, maintenant

*En guise d'avis de recherche*

*N.R.*

## Humanité

Ils arrivaient tête baissée, dos voûté sous leurs vieux sacs à dos. Tout ce qu'ils possédaient était dedans, quelques cartes pour survivre.  
Tortues sans abri.

Ils s'asseyaient à la table, regroupés par bandes de copains, ils se retrouvaient au chaud de l'amitié, tranquilles.

Ils attendaient d'être servis. Progressivement les têtes se relevaient, les yeux s'animaient, quelques sourires parfois. Ils bavardaient, ils mangeaient, ils étaient bien.

Ceux qui les servaient avaient un mot gentil pour chacun, ils aimaient qu'on les appelle par leur prénom, qu'on se souvienne d'eux d'une fois sur l'autre.

Nous arrivions avec notre bloc de papier et notre stylo.

- Vous voulez écrire ?
- Sur quoi ? Fichez-nous la paix, pour une fois qu'on est au calme... Il y aura un recueil ?
- Oui sans doute.
- J'aime bien les recueils, allez ! Je vais vous dire quelques mots, que vous ne vous soyez pas déplacée pour rien. Notez bien, ne vous trompez pas, il faut écrire tout ce que je vous dis.

L'un commençait, son voisin continuait, on relançait et l'histoire se tissait.

*"Ce que j'ai de plus beau, je ne le porte pas sur moi,  
mais toi tu le sais bien, je l'ai en moi.  
Fuir, faudrait avoir la force.  
Moi, je me fuis pour oublier.  
Passer son chemin, petit à petit, prêter  
pour rendre service...  
Pouvoir de dire, pouvoir d'agir, suivre sa voie pour  
agir sur le bonheur, sur le malheur, sur le parcours,  
sur le chemin, sans les fleurs, avec les fleurs,  
sans amis, avec amis...  
Le chômage ravage, nous ne sommes plus que  
de la matière étrangère, quelle galère !  
Nous n'avons plus le temps de rêver,  
nous ne sommes que des fleurs fanées.  
De quel instant parler ? De celui où j'écris  
sans savoir l'alphabet... »*

De tous ces mots prononcés, criés, chuchotés, copiés,  
édités, offerts dans un espace d'amitié et de respect,  
que restera-t-il ?

L'épure de notre humanité.

A. C.

(Atelier d'écriture mensuel destiné à des personnes  
en grande précarité, lors d'un repas chaud servi à table.  
Le repas est préparé et servi tous les samedis par des bénévoles.)

## S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €  
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)  
4 numéros (soutien) 46 €  
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €  
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



## Commander d'anciens numéros

"Hors de prix" (N° 90)  
"Abécédaire d'avenir" (N° 89)  
"Du faire au dire" (N° 88)  
"Un petit penchant pour l'écriture" (N° 87)  
"Vagants extravagants" (N° 86)  
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

## "Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

## Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2015  
"Cela n'a pas de prix" sont à découvrir sur  
[www.ecriture-partagee.com](http://www.ecriture-partagee.com)

## Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur [http://www.ecriture-partagee.com/03\\_Fili\\_numero/a\\_fili.htm](http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm).

## Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 91 "Écriture, domaine public" - Novembre 2015  
Directeur de la publication : Michel NEUMAYER  
Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)  
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

## Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 23 novembre 2015  
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.  
DÉPOT LÉGAL 4<sup>ème</sup> trimestre 2015

## Le site de la revue :

[www.ecriture-partagee.com](http://www.ecriture-partagee.com)